

Les relations en sculpture de François Pompon et René de Saint-Marceaux

Le bourguignon François Pompon (1855-1933) et le rémois René de Saint-Marceaux (1845-1915) ont partagé beaucoup de choses en plus de la période historique de l'installation de la III^e République : les lieux de travail et de détente (atelier du boulevard Malesherbes à Paris et maison de Cuy-Saint-Fiacre en Normandie) ; le cercle d'amis et de collègues (Rodin mais aussi Antoine Bourdelle, le sculpteur-peintre-poète-dessinateur) ; de nombreuses années de collaboration de 1880 jusqu'à la mort de Saint-Marceaux en 1915 ; et enfin l'amour de la sculpture, passion dévorante, exaltante, exigeante. C'est cette passion qui les met en contact à Paris.

Le Bourguignon monte à Paris

François Pompon, natif de Saulieu en Côte-d'Or, monte à Paris en 1875 après avoir suivi les cours du soir de l'École des Beaux-Arts de Dijon. Le jeune morvandiau a gagné sa vie dès l'âge de 15 ans comme apprenti marbrier chez un entrepreneur de monuments funéraires de cette ville tout en fréquentant les cours de sculpture, de modelage, de dessin ainsi que la bibliothèque et le musée. Profondément attaché à son terroir, il aurait souhaité y poursuivre ses études mais l'attrait de Paris et de ses possibilités d'emploi sur les nombreux chantiers de la capitale en pleine restructuration, le décident à franchir le pas : il retrouve un emploi de marbrier de monuments funéraires près du cimetière Montparnasse ouvert en 1824 et s'inscrit à l'École des Arts Décoratifs.

La ville est sinistrée

Paris se remet de la guerre de 1870 et des traces douloureuses de la Commune (« Le Temps fait son œuvre d'apaisement, d'oubli, de réparation »). Certains bâtiments sont en effet déjà réparés : la partie incendiée du palais de Justice, l'Hôtel de la Caisse des Dépôts et Consignations, la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur etc. mais les palais du Conseil d'État et de la Cour des Comptes ne sont plus que des restes calcinés. L'Hôtel de ville n'est plus qu'un monceau de ruines de même que les Tuileries incendiées. De quoi donner du travail aux architectes, bâtisseurs, sculpteurs, décorateurs, staffeurs, mouleurs, dégrossisseurs et manœuvres de toutes sortes.

La capitale avec ses 1 900 000 habitants devient une grande ville moderne par le percement des nouveaux boulevards Sébastopol, Saint-Michel, Malesherbes qui facilitent la circulation des incessants fiacres et omnibus ; la construction de ponts ou leur embellissement par des figures ou des groupes sculptés ; le dégagement d'espaces pour l'agrément des promeneurs : création du parc Montsouris, peuplement du jardin du Luxembourg, de parterres, de colonnes, de statues.

Comment se faire embaucher ?

Bref, l'urbanisme est en pleine effervescence et offre de nombreuses possibilités d'embauche. Mais il faut savoir à qui s'adresser.

Pompon a d'illustres prédécesseurs bourguignons devenus parisiens et l'un d'eux, le dijonnais François Jouffroy (1806-1882), a même un atelier de sculpture privé qui a formé des artistes renommés comme Mercié, Falguière et Saint-Marceaux. Et quand ces sculpteurs ont besoin d'un ouvrier, ils s'adressent tout naturellement à l'atelier dont ils sont issus. C'est sans doute ainsi qu'en 1880, René de Saint-Marceaux engage Pompon pour travailler au *Buste de Renan*.

Deux hommes très différents...

François Pompon est physiquement l'opposé de Saint-Marceaux : le premier est petit, trapu, vigoureux et en excellente santé ; le second est plutôt petit, mince et tenaillé par des rhumatismes articulaires qui le jettent par crises au fond de son lit. François a une chevelure noire abondante, d'épaisses moustaches et des sourcils fournis ; René porte un léger collier de barbe et de fines moustaches et la calvitie s'installe la trentaine à peine entamée. Le premier est vêtu d'une blouse de grosse toile ; le second, d'une chemise blanche, d'une cravate et d'un gilet soigné.

...mais qui se comprennent

Ils se rencontrent et s'apprécient ; ils ont des goûts communs de calme, de simplicité et Saint-Marceaux estime la bonne humeur, l'humour du bourguignon, son exigence de qualité, sa capacité à déceler à l'oreille la fêlure interne d'un bloc de marbre, son soin et sa patience ; cet homme simple aime son métier de marbrier comme un bon artisan de son

époque qui respectait l'œuvre sortie de ses mains parce qu'elle est son gagne-pain et aussi parce qu'elle est belle.



Statuette en plâtre représentant R. de Saint-Marceaux par F. Pompon. Saint-Marceaux porte quelque chose plié sur son bras gauche. Il avait avec lui le plus souvent un grand châle dont il se réchauffait : il souffrait de rhumatismes articulaires très douloureux

Malgré la fortune de ses parents qui aurait pu lui permettre de vivre oisif, René de Saint-Marceaux s'est épris de la sculpture à 18 ans et travaille sans relâche depuis ce temps. C'est un jeune homme réservé, raffiné, distrait. La maison de commerce des vins de Champagne qu'il devait reprendre après son père est menée par son cousin Charles Arnould : René n'est pas fait pour le commerce ni pour aucun travail de bureau : c'est un sensible, un nerveux, un fantasque. A 35 ans, il a connu une gloire soudaine avec deux créations : *l'Arlequin* en 1879 et le *Génie gardant le secret de la tombe* au Salon de 1880. Les mondains, le public, les critiques sont ébahis, et ont rendu hommage à son talent inspiré par un séjour à Florence auprès de Michel-Ange. Mais Saint-Marceaux n'apprécie pas les honneurs, le bruit et l'agitation des réceptions. C'est un « obsédé de l'œuvre », un visionnaire qui veut réaliser son idée, matérialiser l'image qu'il a dans la tête.

Autre possibilité de rencontre

La rencontre du Bourguignon et du Rémois date peut-être de cette époque au Salon de 1879 où chacun a exposé : *Portrait de M.D.*, buste en plâtre pour Pompon ; *Génie gardant le secret de la tombe* pour Saint-Marceaux qui obtient la médaille d'honneur. Notons qu'Auguste Rodin avec le *Buste de Saint-Jean* obtient une mention honorable.

Ils ont pu aussi se rencontrer l'année suivante où Saint-Marceaux présentait son choquant *Arlequin* qui fait encore parler de lui en 1994, et Pompon, *Portrait de M. B.*, médaillon en plâtre ; Rodin, lui expose *Saint-Jean-Baptiste prêchant*, bronze. Notons que Rodin présent à ces deux salons n'a pas remarqué le travail de Pompon puisque c'est bien René de Saint-Marceaux qui engage François comme praticien pour une collaboration qui durera jusqu'à « ce que la mort s'en suive ! » L'idée d'Auguste Rodin découvreur de talents est ici battue en brèche.

Pompon se forme auprès de Saint-Marceaux

Saint-Marceaux à 35 ans fait travailler le débutant bourguignon de 10 ans son cadet ; il lui assure ainsi des ressources financières mais il le forme également. Ce n'est pas Rodin qui a guidé les premiers pas de Pompon dans l'art de la sculpture, c'est Saint-Marceaux et il ne faudrait pas l'oublier, comme le font souvent nos contemporains éblouis, il est vrai, par la renommée actuelle de Rodin et par un siècle d'oubli. Le temps fait sa sélection mais est-ce une juste sélection ?

Le jeune François a travaillé pour le Rémois à partir de 1880 et n'a été embauché qu'en 1885 par Rodin, les faits sont là. Il a participé à la fabrication de *l'Arlequin* en marbre, du *buste d'Ernest Renan* (terre cuite), de *La Musique* (marbre), de la *Danseuse arabe* (pierre), de *Mousse de Champagne* (bronze). Telles sont les principales productions de Saint-Marceaux de 1880 à 1885 et on peut constater qu'elles donnent à François Pompon la possibilité de manipuler tous les matériaux, de s'affronter aux difficultés inhérentes à chacun d'eux.

Y a-t-il des documents sur l'atelier de Saint-Marceaux ?

Ce qui nous manque aujourd'hui, ce sont des documents écrits pour savoir comment fonctionnait l'atelier de Saint-Marceaux. Pompon écrit quelques lettres à ses parents sélédociens ; il tient scrupuleusement ses comptes sur des carnets, année après année, mais il n'a ni le temps ni le goût de tenir un journal ou de décrire ses conditions d'existence. Ni sa famille ni ses amis de Saulieu n'apprécieraient cette littérature. Pas de documents, donc, du côté Pompon.

René, quant à lui, ne vit que pour son art quant il n'est pas rappelé à sa condition humaine par ses souffrances physiques. « *J'adorais mon art pour les jouissances infinies qu'il procure, non pour une gloire réservée seulement à quelques-uns, souvent injuste, toujours vaine en somme...* » répond-il à son interlocuteur en 1898. Lui non plus ne transmet rien d'explicatif à la postérité. Ses œuvres se suffisent, doit-il penser.

Le journal de madame de Saint-Marceaux

Il est vrai que madame de Saint-Marceaux tient un journal à partir de février 1894. Précieux, car il apporte des compléments sur le déroulement de la fabrication des oeuvres. A propos du *Monument postal de Berne*, par exemple, on lit en date du :

3 août 1904 « Pompon envoi de Berne une dépêche pour dire que le projet de René est le mieux ».

6 août 1904 « Retour de Pompon. Il nous donne de l'espoir. Hélas ! je n'espère point ».

8 août 1904 « Dépêche de Bartholomé "Succès complet". Nous nous embrassons les uns les autres... Le cher triomphateur a quelques touches d'affreuses douleurs pour lui rappeler que la vie n'est pas exempte d'épines ».

23 août 1904 « René a des ennuis avec la patine de son monument ».

Ce sont des commentaires extérieurs faits par un proche (que pense le sculpteur lui-même ?) et l'accès à ce journal est encore confidentiel puisqu'aucun éditeur n'a répondu à l'offre de publication de Monsieur Baugnies, petit-fils adoptif de Saint-Marceaux.

Tout ceci fait que nous avons peu de renseignements sur les débuts de François Pompon dans l'atelier de René de Saint-Marceaux.

Le compagnon Antoine Bourdelle

Pompon se marie ; le couple est invité à Cuy-Saint-Fiacre, en Normandie, dans la propriété des Saint-Marceaux. Là, les deux hommes travaillent en commun. Ils discutent avec ardeur et passion des tendances neuves de la sculpture : François Pompon est bien placé puisque, praticien de Rodin, il se partage entre les deux ateliers. Il a comme compagnon, chez Rodin, Antoine Bourdelle qui est monté de Montauban, qui travaille pour le Maître ombrageux en essayant de conserver son indépendance de style, en osant garder une distance respectueuse, celle de sa grande culture classique.

Antoine Bourdelle est doué, tellement qu'il inquiète son employeur. Il assimile tous les styles « avec une aisance que, sans doute, le maître astucieux et génial qui l'employait sut en maintes occasions mettre ingénieusement à profit. » Ce camarade -s'adonne lui aussi à toutes les matières : marbre, pierre, bronze et même bois ; François Pompon va le suivre toute sa vie : c'est un ami qu'il voit échapper à l'emprise de Rodin vers 1902, qu'il voit se mettre à peindre quand la maladie l'empêche de sculpter, qu'il voit écrire des poèmes ; c'est un être supérieurement doué que l'ami Bourdelle !

Lui non plus ne recherche par les honneurs ; sa vie personnelle est dépourvue d'éclats, ce qui doit

convenir à Pompon aussi bien qu'à Saint-Marceaux qui répondait à un journaliste qu' « *en matière d'originalité, je (St-M.) n'apprécie que celle du talent et juge tout à fait ridicule de remplacer le mur de la vie privée par une lame de cristal.* »

Pompon, Bourdelle, Saint-Marceaux ?

La *Fontaine à Émile Pouillon*, commandée à René de Saint-Marceaux et installée à Montauban est certainement due à la relation Pompon-Bourdelle-Saint-Marceaux. Ce monument célèbre la mémoire d'un écrivain régionaliste : son roman *Césette* fut couronné par l'Académie française. Cette histoire d'amour entre Césette, petite bergère de Quercy, et Jordi le bouvier, attendrit le grand public français et on a pu dire à l'époque, en parodiant un vers célèbre « *Tout Paris pour Césette a les yeux de Jordi* ». Cette fontaine rafraîchit encore aujourd'hui un verdoyant parc de promenade montalbanais.

Les relations d'atelier

Les relations de Pompon s'élargissent et il se cultive au contact de ses maîtres en sculpture et des artistes qui fréquentent leurs ateliers. Il rencontre ainsi Camille Claudel qui l'emploie pour *Persée* (marbre blanc), et la *Vague* en onyx vert dont le travail se révèle très délicat ; Sarah Bernhardt qui lui confie deux bustes qu'elle a modelés ; et aussi des peintres : Eugène Carrière, Odilon Redon, Paul Dubois qui sculpte aussi ; des écrivains : Villiers de l'Isle Adam, Alphonse Daudet, Alexandre Dumas fils ; des poètes : Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine...

Les difficultés avec Rodin

Le Bourguignon est un travailleur acharné qui mène à la fois ses fonctions de praticien chez Rodin et chez Saint-Marceaux en alternance et parallèlement. Il faut dire que son principal employeur, Auguste Rodin, exigeant et irascible, ne paie pas régulièrement et le ménage Pompon a de telles difficultés pour subsister qu'il se résigne à faire appel au tribunal des Prud'hommes pour récupérer deux années de salaire. François est donc bien obligé d'avoir plusieurs sources de revenus.

1900

L'année 1900 ! Une grandiose exposition universelle marque le tournant du siècle ; Rodin s'expose lui-même et organise la rétrospective de ses œuvres ; François Pompon obtient au Salon la médaille de bronze avec le *Buste de M. de Saint-Marceaux*.

Il est curieux de noter qu'aucun des trois hommes qui nous occupent n'a été « déformé » par

l'École des Beaux-Arts de Paris qui donne des connaissances générales et l'habileté manuelle mais qui impose aussi, par ce biais, le style nécessaire à l'obtention du convoité Prix de Rome et des commandes officielles. Maillol comparait l'École à un puits, où « *il n'y a pas la vérité, elle est justement dehors ! La plupart de mes malheureux amis y ont sombré. Ils n'y a guère que Bourdelle et moi qui soyons sortis de ce borbier* ».

Le style de François Pompon s'élabore

Le style, celui qui vous distingue de la meute, qui élève votre réalisation au-dessus de la masse des productions. De ses origines campagnardes, E Pompon conserve l'amour des animaux. Sa première œuvre à l'École de Dijon fut un *Lucane* — 1874 — esquisse en terre cuite. A Cuy-Saint-Fiacre, il modèle des canards, dindes, dindons, poules, coqs, oies, pintades, tourterelles, vaches... A Paris, malgré l'exiguïté du logement, le couple Pompon élève une petite chienne et une poule rapportées du village normand ; le praticien-sculpteur va observer les animaux sauvages du zoo du Jardin des Plantes.

Jusqu'en 1904-1905, il s'est essayé à des bustes, des statuettes, des masques en terre cuite ou en plâtre principalement, matériaux utilisés couramment par son employeur Saint-Marceaux ; il peut y avoir eu des arrangements entre les deux artistes, des échanges travail contre matériaux, des dons... 1904 marque un tournant dans la statuaire de Pompon avec *Kaddour*, petit chien assis (bronze). Les animaux domestiques sont bientôt suivis des sauvages : le premier *Dromadaire* (bronze) date de 1906.

Les difficultés retardent la production

Et quand vient la difficile période de l'avant-guerre où la sculpture perd son prestige, quand Rodin ne lui donne plus de travail, quand Saint-Marceaux meurt en 1915, François Pompon est obligé de devenir manutentionnaire pour pouvoir manger mais il passe tous ses après-midi à dessiner ou modeler les animaux du zoo, c'est sa consolation.

L'artiste applique aux formes animales les recherches sur les volumes et sur la lumière qu'ils a vues à l'œuvre dans les ateliers de Rodin ou de Saint-Marceaux. La période est difficile, sombre, pleine de doutes et de chagrins : disparition de Saint-Marceaux et Rodin notamment, mais aussi de nombreux compagnons, et mauvaise santé de sa femme Berthe. Il essaie malgré tout de continuer sa production animalière.

L'ours blanc

Avec l'aide de ses amis peintres, sculpteurs, directeur ou conservateur de musées, E Pompon

expose son *Ours blanc*, plâtre, au Salon de 1922, grandeur nature sur les conseils de Bourdelle. C'est la renommée, le style trouvé, original, qui fait jaillir le sculpteur animalier hors de la foule. Ce bonheur s'affaiblit à la mort de Berthe, sa compagne des bons et des mauvais jours, cette même année.



L'ours blanc, square Darcy à Dijon. Copie de l'ours de F. Pompon

Cuy-Saint-Fiacre en Normandie

Par l'intermédiaire du village de Cuy-Saint-Fiacre, F. Pompon a encore des relations avec la famille Saint-Marceaux après la disparition de René. Quand il s'agit, après la meurtrière guerre, d'élever un monument aux morts de la commune, c'est vers cet habitant d'adoption que l'on se tourne. Saulieu, sa ville natale, avait refusé deux de ses projets de monument ; c'est le petit village normand qui va lui donner la possibilité de réaliser cet hommage aux défenseurs de la France, qui tenait tant au cœur de Pompon : un coq se tient sur le drapeau et domine la masse de la pierre.



Le monument aux morts de Cuy-Saint-Fiacre, Seine maritime (76). Le coq gaulois se dresse fièrement, battant des ailes, au sommet du monument. Il domine fièrement, mais il n'est ni agressif ni revanchard.

François Pompon enfin reconnu

A partir de 1922, François Pompon peut enfin vivre à l'aise ; il lui fallu atteindre l'âge de 67 ans pour être reconnu ! Il conseille les jeunes dont il aime le contact ; il continue à produire une quantité effarante d'animaux de toute sorte. Il peut enfin travailler pour lui, lui qui a toujours travaillé pour les autres, qu'ils s'appellent Auguste Rodin ou René de Saint-Marceaux. Ce « happy-end », c'est la victoire du travail, de la ténacité, du mérite, de l'humour, d'un terroir sur les origines modestes, les difficultés financières, le talent usurpé, l'esprit bourgeois et le parisianisme. François Pompon a su, avec sagesse et bon sens, prendre chez les deux grands artistes pour lesquels il a besogné, ce qu'il lui fallait pour élaborer son art personnel, sans piller l'un ou l'autre. Et c'est du grand art que l'on peut voir aux musées de Saulieu, de Montbard et de Dijon (1). □

(1) Une exposition lui a été consacrée au musée d'Orsay à Paris d'octobre 1994 à janvier 1995.

BIBLIOGRAPHIE

- Léone PIA-LACHAPPELLE, *François Pompon, sculpteur bourguignon, sa vie, son oeuvre*, Ed. Les cahiers du vieux Dijon, 1988.
- A. FONTAINAS, *Bourdelle*, Ed. Rieder, 1930.
- Notes bibliographiques et catalogues établis par J. DUPONT, conservateur, *Les œuvres de E Pompon au musée de Saulieu*, 1983.
- *Guide de l'étranger dans Paris et ses environs*, hôtel du Louvre, 1875.
- *Le journal de Meg*, non publié, cité avec l'aimable autorisation de Monsieur F. Baugnies de Saint-Marceaux.



Le Condor élevé sur la tombe de François Pompon et de sa femme, au chevet de l'église de Saulieu. Il fit scandale à l'époque : un volatile dans un cimetière !...